

Présentation

Louise Milot

Volume 16, numéro 1, avril 1983

Sur l'énonciation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500592ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500592ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Milot, L. (1983). Présentation. *Études littéraires*, 16(1), 9–11.
<https://doi.org/10.7202/500592ar>

PRÉSENTATION

louise milot

« Tous les linguistes [...] s'accordent sur le sens "propre" qu'il convient d'attribuer à ce terme /énonciation /¹ ». Il est vrai pourtant qu'on n'a qu'à prononcer le mot pour rejoindre chez l'interlocuteur une certaine théorie de l'énonciation, la sienne, dont on pourrait dire, sans prétendre à l'exhaustivité des points de vue possibles, qu'elle posera un rapport privilégié

- soit avec les propositions devenues classiques d'E. Benveniste sur les marques ou traces de l'énonciation dans l'énoncé ;
- soit avec la pragmatique du langage telle qu'elle a d'abord été mise en relief par les philosophes d'Oxford ;
- soit avec la théorie du sujet définie par J. Lacan et/ou autour de lui ;
- soit, plus récemment, avec le projet de la sémiotique d'A.-J. Greimas à l'effet de réexprimer les acquis de l'analyse de l'énoncé en termes de mise en discours ;

et cela sans qu'il y ait nécessairement incompatibilité d'un point de vue à l'autre.

L'objectif du présent numéro d'*Études littéraires* n'est pas de s'inscrire au cœur de cette réflexion théorique, mais de l'alimenter, en mettant l'accent sur son corollaire indispensable : des analyses de textes, toutes effectuées du point de vue de leur énonciation.

L'éventail des spécimens textuels n'est évidemment pas clos et il aurait pu varier autrement. Il faut voir en tout cas dans les corpus retenus un parti pris d'hétérogénéité : discours religieux (premier chapitre de la Genèse), discours didactique (dissertation d'étudiant), discours de presse (article du journal *Le Monde* sur la bombe atomique), discours pictural (toile de Clarence Gagnon) et, de l'intérieur du

discours littéraire, les domaines différents que recouvrent la « nouvelle écriture » (Marguerite Duras), la littérature traditionnelle (*Boule de suif*) et la littérature de masse (« petits romans » à dix cents).

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'homogénéité de l'ensemble réside dans cette diversité systématique et non pas dans un éventuel consensus des divers collaborateurs autour d'une approche commune de l'énonciation.

Si l'on peut reconnaître, dans le point de départ de trois d'entre nous (J. Calloud, L. Milot, L. Panier) un souci de lire l'énonciation à travers l'ensemble des procédures de la mise en discours, les points d'insistance diffèrent. Du récit de la création en sept jours, texte maintes fois commenté, Jean Calloud fait ressortir ici les axes de la parole et du langage. Ce texte qu'on dirait fait sur mesure met en scène un acteur, Dieu, « dont la composante figurative ressortit essentiellement à l'exercice de la parole et dont le rôle thématique s'avère lié plus étroitement qu'il n'y paraît au langage. » Dans l'article sur la « bombe », le relief donné au « je »/scripteur de l'article par opposition à tous les « non-je » ses adversaires — la bombe en étant la figure la plus éminente — est très accusé. Louis Panier a justement choisi de centrer l'analyse de la mise en discours sur l'actorialisation, processus de sélection des figures pour les acteurs. En littérature populaire, les diverses actualisations d'un double discours (vie professionnelle/vie amoureuse) finissent par laisser paraître la marque d'un discours unique, dans lequel il faut voir, selon nous, le propos véritable du sujet énonciateur.

Le texte de Gabrielle Frémont se tient plus près des propositions kristéviennes concernant la théorie du sujet, en montrant l'insistance avec laquelle le sujet de l'énonciation, toujours à la limite chez Marguerite Duras d'être confondu avec la personne de l'auteur, s'expose dans le texte et même veut s'y imposer. Observant un phénomène du même ordre dans un discours non verbal, et d'un œil d'anthropologue, Andrée Gendreau reconnaît dans un extérieur de la situation d'énonciation, soit le lieu de la vision du peintre, un indice selon lequel l'énonciateur laisse dans l'énoncé la trace de l'espace d'où il énonce. Ainsi Clarence Gagnon, venu d'ailleurs pour peindre Charlevoix, en filtre les paysages. Conduit à s'« intéresser à la didactique comme acte d'énonciation », Joseph

Melançon pointera, lui aussi, la situation d'énonciation, mais plutôt en direction de sa réception, retenant dans le « Discours de Bédard à ses amis » la visée qui en serait l'orientation. Utilisant le cadre émetteur-récepteur mais sans recourir pour autant à des références externes, Marc Bégin, au moyen d'observations d'ordre stylistique, fait constater que la tension dialogique est aussi forte dans une narration *écrite* comme « Boule de suif » que dans un conte oral. Il suffit de postuler, puis de débusquer, à côté de celles du narrateur, les marques restées longtemps moins évidentes de la vitalité de son vis-à-vis, le narrataire.

Il faut sans doute voir dans la prétention même des études de ce numéro au statut d'« analyses » une trace énonciative qui se nomme visée théorique.

On appréciera de retrouver sous la rubrique « Document » un texte de France Théoret, *Ce grand vide qu'on dit intérieur*, pratique d'écriture dans laquelle l'énonciation cette fois est en acte, et non objet de commentaire.

Nous espérons que le lecteur ne se trouvera pas désorienté par les variantes théoriques et les divers champs d'expérimentation de ce numéro ; qu'il y verra au contraire des occasions d'élargir la réflexion autour de la question fréquemment débattue de l'énonciation.

Université Laval

Note

¹ Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, 1980, p. 28.